

Dualité et alliance des contraires dans
Mathilda
de Valéry Giscard d'Estaing

Dina Selim

Département de Langue et de Littérature
Françaises

Faculté des Lettres

Université d'Alexandrie

Résumé

Dualité et alliance des contraires dans Mathilda de Valéry Giscard d'Estaing

La présente étude se propose de souligner l'omniprésence du thème de la dualité dans Mathilda de Valéry Giscard d'Estaing : dualité de l'être humain, dualité des races, dualité de la nature, à la fois paisible et infernale. Le récit met en scène deux communautés, deux modes de vie, deux sociétés. Leurs rapports sont ceux de colonisés/colonisateurs, dominés/dominants, opprimés/oppresseurs. Les relations humaines sont donc complexes, traversées par toutes sortes de tensions. Au conflit qui oppose les êtres correspondent une dualité intérieure, une ambivalence des sentiments et des caractères. Valéry Giscard d'Estaing veut dans son roman faire parler l'Afrique réelle où se réunissent toutes sortes de contradictions et d'antagonismes: le bien et le mal, le réel et le fictif, l'ombre et la lumière, l'éternel et l'éphémère, la vie et la mort, le Blanc et le Noir, soi et l'Autre.

ملخص

الإزدواجية والمزج بين المتناقضات في رواية

ماتيلدا لفاليري جيسكار ديستان

حاولنا في هذا البحث إبراز هيمنة فكرة الإزدواجية والمتناقضات في رواية ماتيلدا للكاتب فاليري جيسكار ديستان . في هذه الرواية يضع الكاتب في مواجهة بعضهما البعض مجتمعين مختلفين ، نوعين غير متشابهين من الجنس البشري : الأبيض والأسود ، الأوروبي والأفريقي ، المتحضر والبدائي . العلاقة بينهما هي علاقة المستعمر ، الظالم ، المسيطر بالمقهور ، المظلوم ، المضطهد . الصلة بينهما إذن هي صلة معقدة يغلب عليها التوتر الدائم . وبشكل مواز للنزاع بين الأفراد نجد نزاعاً آخر وهو التصارع في نفس المرء بين رغباته ومحرمات المجتمع ، بين فطرته وموروثاته الفكرية والثقافية وما ينتج عن ذلك من صراع داخلي وتناقض وجداني .

يبدو أن فاليري جيسكار ديستان أراد أن يقدم صورة حقيقية للقارة السوداء حيث تدور أحداث روايته ، أفريقيا الغامضة حيث تلتقى وتجتمع مختلف المتناقضات: الطبيعة الساكنة الوديعة تارة ، والقاسية المدمرة تارة أخرى ، الخير والشر ، النور والظلام ، الحقيقة والخيال ، الخالد والزائل ، الحياة والموت ، الأبيض والأسود ، الأنا والآخر .

« Notre culture d'Ancien Régime nous amène à considérer qu'une fois qu'ils ont quitté le pouvoir nos dirigeants ne doivent plus rien faire, surtout pas travailler .Ils ont juste le droit de publier des Mémoires que personne ne lit. Je n'ai jamais accepté cette situation et avec le temps, je me sens même de plus en plus libre... » déclare Valéry Giscard d'Estaing.¹

Libéré enfin de ses responsabilités politiques, l'ancien président semble avoir décidé de se consacrer à la littérature. Dans son dernier roman intitulé Mathilda² où il reconstitue la destinée tragique d'une fille d'émigrés allemands en Namibie, il invente « une sorte de littérature françafricaine »³.

Est-ce pour se prouver digne d'occuper la place de Léopold Sédar Senghor à l'Académie française que Valéry Giscard d'Estaing a voulu que son dernier roman soit un hymne à l'Afrique ? Ou est –ce l'expression de l'émerveillement sincère de l'écrivain devant le charme du continent noir qui détient le secret de ce que Michel Leiris⁴ appelle « la succulence de la vie » ?

1- Propos recueillis par Franz-Olivier GIESBERT in Le Point .fr, 24 septembre 2009 in <http://www.lepoint.fr/actualites-politique/2009-10-01/avec-le-temps-je-me-sens-de-plus-en-plus-libre/917/0/381924> (consulté le 5/1/2013)

2- Mathilda, Paris XO Editions ,2011.

3- Eric CHEVILLARD, « VGE, poète de la négritude » in Le Monde.fr, 24 novembre 2011 in http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/11/24/vge-poete-de-la-negritude_1608395_3260.html (consulté le 10/2/2013).

4- La mission Dakar – Djibouti, dont faisait partie Michel Leiris, est restée près de deux ans en Afrique. Ce voyage lui a révélé tout un continent, ses hommes, ses coutumes et ses cérémonies sacrées. Cf. Michel LEIRIS, L'Afrique fantôme, Paris, Gallimard, 1934.

Anne Fulda constate que :

« « Giscard l'écrivain » mué pour ce dernier roman en « Giscard l'Africain » ose à travers l'écriture explorer des continents que « Giscard le président » osait à peine effleurer. »¹

Nombreux sont les explorateurs, philosophes, journalistes et penseurs qui, sous une forme ou une autre, ont essayé de dessiner l'image de l'Afrique dans leurs écrits. Plusieurs écrivains se montrent frappés par la beauté de ce vaste continent, l'immensité de ses territoires sauvages et la splendeur de ses magnifiques paysages .Emerveillés par les montagnes, les plaines, les fleuves, les plantes, ils y voient une source intarissable d'images exotiques. D'autres écrivains, tournant le dos à cette image idyllique du continent noir, ont donné au paysage africain une image redoutable. Pour eux, l'Afrique n'est qu'une terre maudite, un réservoir de dangers, de maladies tropicales et de créatures farouches.

« Ce vaste continent était un repaire de sauvages, un pays infesté de superstitions et de fanatisme, voué au mépris, lourd de la malédiction de Dieu, pays d'anthropophages, pays de nègres » note Frantz Fanon.²

-
- 1- Anne FULDA, « Valéry Giscard d'Estaing : un roman et des souvenirs » in Le Figaro.fr, 16 octobre 2011 in <http://www.lefigaro.fr/mon-figaro/2011/10/16/10001-20111016ARTFIG00196-valery-giscard-d-estaing-un-roman-et-des-souvenirs.php> (consulté le 10/1/2013)
 - 2- Frantz FANON, Les Damnés de la terre [1961], Paris, Editions La Découverte, 2002, P.202.

L'ambiguïté du continent noir riche en paradoxes, fascine les poètes et les romanciers qui verront chacun une image différente de l'Afrique. Enfer ou paradis, le milieu africain demeure une des thématiques privilégiées des écrivains.

« L' Afrique [...] nombril du monde , pôle de toute la puissance noire , l'Afrique éblouissante , incendiée , huileuse comme une peau de serpent , l'Afrique de feu et de pluie , torride et touffue , l'Afrique fantôme vacillant comme une flamme , entre l' être et le néant » déclare Jean-Paul Sartre .¹

Amateur de chasse, Valéry Giscard d'Estaing a participé à plusieurs safaris ; ce qui lui a permis d'arpenter le continent noir et de mieux comprendre la réalité africaine. Dans Mathilda , l'ex-président présente un monde où s'opposent deux « sortes » d'humains : le Blanc et le Noir, le « civilisé » et le « sauvage » . Leur rencontre est « *d'abord une confrontation .L' Un regarde l'Autre, on s'observe, on se mesure, on s'épie ; deux cultures se font face, s'affrontent ; deux cultures portées par des « types » humains si différents qu'elles n'en paraissent que plus inconciliables.* »²

Le récit met en scène deux communautés, deux modes de vie, deux sociétés, deux races. Leurs rapports sont ceux de colonisés/colonisateurs, dominés/dominants, opprimés/oppresseurs. Les relations humaines sont donc complexes, traversées par toutes sortes de tensions.

1- Jean-Paul SARTRE, « Orphée noir » in Situations III , Paris ,Gallimard, 1949,PP. 240,241

2- Yves MONNIER, L'Afrique dans l'imaginaire français, Paris, L'Harmattan, 1999, P.51.

Au conflit qui oppose les êtres correspondent une dualité intérieure, une ambivalence des sentiments et des caractères. Le thème qui s'impose est celui du dualisme, de l'opposition, de la division.¹ L'auteur veut dans son roman faire parler l'Afrique réelle, à la fois paisible et infernale, d'où se dégagent toutes sortes de dualités, de contradictions et d'antagonismes : le bien et le mal, l'ombre et la lumière, le ciel et la terre, l'éternel et l'éphémère, la vie et la mort, le blanc et le noir, soi et l'Autre.

1- Entre réel et fictif

« Je n'ai jamais rencontré Mathilda Shloss. C'est sa tombe qui me l'a fait découvrir » écrit Valéry Giscard d'Estaing.²

C'est lors de l'un de ses voyages dans le Sud-Ouest africain que l'écrivain a découvert une tombe portant une inscription en lettres gothiques et en langue allemande :

1- En effet, le chiffre deux, symbole de la division et de la dualité, se répète plusieurs fois dans le roman. On relève plus de 50 occurrences. Ainsi représente-t-il les diverses formes d'opposition et de dualisme dans le récit.

2- Mathilda, P.9

« Mathilda Schloss, de la famille Dürtingen, née le 15 avril 1918, décédée le 12 février 1946. Qu'elle repose en paix. »¹

Ainsi lui est venue l'inspiration pour retracer dans le roman l'existence de cette jeune Allemande qui a vécu au sein de la nature somptueuse de la Namibie. Mais quelle part le réel a-t-il pris à l'élaboration du récit ? On a souvent posé la question à Valéry Giscard d'Estaing s'il s'agissait d'une fiction totale ou d'une aventure réelle. Face aux interrogations, l'écrivain affirme que l'histoire de Mathilda « est sortie entièrement d'une tombe. »² Le personnage de Mathilda est inspiré de la réalité mais le récit est le produit de l'imagination de l'auteur. A partir d'un fait divers réel, VGE va développer une fiction. Son roman est donc le lieu où le réel et le fictif se rencontrent. Ce qui fait la force des romans de l'ancien président c'est son habileté dans cette combinaison de faits véridiques et de fiction narrative. En 2010, dans La victoire de la Grande Armée,³ Valéry Giscard d'Estaing détourne l'Histoire au profit de la fiction. Il imagine que Napoléon revient vainqueur de Russie pour se retirer ensuite du pouvoir. Pour Laurent Joffrin, il s'agit d'une « idée folle » :

-
1. Mathilda, PP.10, 11
 2. Extrait de l'interview de Valéry Giscard d'Estaing, l'invité « Fil rouge » sur RTL, mercredi 26 octobre 2011 in <http://www.rtl.fr/actualites/culture-loisirs/livres/article/valery-giscard-d-estaing> (consulté 15/1/2013)
 3. La victoire de la Grande Armée, Paris, Plon, 2010

« Un ancien président habitué aux surprises de la politique, a brodé une fiction réaliste, une invention vraisemblable qui donne un cours nouveau à l'histoire de France. »¹

Cette alternance d'éléments historiques et lyriques suppose une connaissance parfaite de la réalité historique dans laquelle le récit est ancré. La logique de la fiction n'empêche pas un souci de vraisemblance et de réalisme. Laurent Joffrin remarque :

« L'académicien –président [...] connaît bien, de toute évidence, la geste napoléonienne, les mœurs d'une époque, la mentalité des grognards, les routines de la Grande Armée, les souffrances de la campagne de Russie, les pensées de l'Empereur et ses habitudes de vie quotidienne jusque dans les détails. »²

Cette vision d'un réel imprégné de fictif n'est pas sans rappeler l'œuvre de Patrick Modiano où la réalité et l'imaginaire sont constamment entrelacés. Pour Modiano également, les éléments réels ne sont qu'un point de départ pour déclencher la fiction. Il déclare :

« Il me faut partir d'éléments d'une précision quasi anthropométrique pour que la rêverie romanesque puisse s'en échapper et prendre forme. »³

-
- 1- Laurent JOFFRIN, « Et VGE sauva Napoléon » in Le Point. fr, 18 novembre 2010 in http://www.lepoint.fr/politique/et-vge-sauva-napoleon-18-11-2010-1266888_20.php (consulté le 20/1/2013)
 - 2- Ibid., site cité.
 - 3- Propos recueillis par Pierre ASSOULINE, « Modiano, lieux de mémoire » in Lire, n° 176, mai 1990, P. 46.

Valéry Giscard d'Estaing excelle dans l'art de l'intrusion d'éléments réalistes dans la fiction romanesque. Chez lui, la tentation du « mentir-vrai » est forte. Son roman intitulé La Princesse et le Président¹ met en scène une romance entre une princesse anglaise ressemblant énormément à Lady Diana et un chef d'Etat français rappelant lui-même. Entre la réalité et le récit les ressemblances et les jeux de lumière sont nombreux. L'œuvre affole les médias britanniques et françaises. On s'interroge sur les rapports suggestifs que le roman pourrait entretenir avec la réalité. On se demande s'il s'agit simplement de « l'imagination littéraire d'un vieil homme » ou « s'il y a un fond de vérité » selon les termes du journal The Guardian. Pour mettre un terme aux doutes quant au caractère imaginaire du récit, VGE déclare :

« J'ai inventé les faits mais pas les lieux ni les décors. »²

L'écrivain mélange savamment réel et invention imaginaire. Il s'empare du document vécu, de l'incident historique pour le transformer en fiction. Mais si la substance de l'œuvre est essentiellement romanesque, « le brio de l'auteur, son habileté dans les descriptions qu'il fait des lieux, des propos et des toilettes sont tels que le récit paraît toucher à la vérité. »³

1- La Princesse et le Président, Paris, Editions de Fallois , 2009.

2- Propos recueillis par Franz- Olivier GIESBERT, site cité.

3- Etienne de MONTETY, « Les amours romanesques de la princesse et du président » in Le Figaro. fr, 21 septembre 2009 in <http://www.lefigaro.fr/politique/2009/09/21/01002-20090921ARTFIG00313-les-amours-romanesques-de-la-princesse-et-du-president-.php> (consulté le 25/1/2013)

Dans Mathilda , les faits authentiques et ceux qui ont été transformés par l' imagination sont mêlés . Valéry Giscard d'Estaing présente un aperçu du passé colonial de la Namibie. Il retrace l'époque de son récit de la manière la plus fidèle possible. Il ancre le roman dans la réalité coloniale permettant au lecteur de voir l'impact de la colonisation sur le vécu africain et surtout sur les rapports indigènes / colonisateurs.

Non seulement les indigènes voient l'administration coloniale allemande attribuer leurs terres aux colonisateurs mais encore ils sont traités en étrangers, méprisés dans leur propre pays. Les Blancs occupent toujours les rangs supérieurs alors que les Noirs sont rejetés, mis à l'écart. Ces derniers ont des places déterminées dans les moyens de transport. Le romancier raconte :

« Elle partit tôt le matin par l'autobus régulier qui desservait la capitale. Il contenait une trentaine de personnes. Les premiers rangs étaient garnis de passagers blancs qui conservaient en allemand. Les deux rangs du fond étaient occupés par des Noirs silencieux, surtout des femmes, qui tenaient des paniers sur leurs genoux. »¹

Cette séparation physique est établie par le colonisateur pour affirmer sa suprématie et aussi pour interdire aux Noirs toute intégration dans la communauté des Blancs. Dorénavant, il y avait des zones blanches et des zones noires, des quartiers

1- Mathilda, PP. 102,103

blancs et des quartiers noirs. Dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono, on retrouve cette même séparation spatiale. L'écrivain souligne que même dans l'église, les Noirs sont traités d'une manière discriminatoire.

« Dans l'église Saint-Pierre de Dangan, les Blancs ont leurs places dans le transept, à côté de l'autel. C'est là qu'ils suivent la messe confortablement assis sur des fauteuils de rotin recouverts de coussins de velours.[...].La nef de l'église divisées en deux rangées est uniquement réservée aux Noirs. Là, assis sur des troncs d'arbres en guise de bancs, ils sont étroitement surveillés par des catéchistes [...]. »¹

Les colonisateurs s'acharnent à isoler les Noirs dans des lieux qui leur sont réservés leur interdisant ainsi tout contact avec les Blancs. Partout on retrouve ce système d'exclusion, cette forme de ségrégation qui affecte la vie quotidienne. Face à cette hostilité quels pouvaient être les sentiments des colonisés ?

L'écrivain insiste sur le mutisme des indigènes. Le silence règne partout créant une pesanteur envahissante. Le romancier remarque que « dans cet espace silencieux »², on « n'entendait pas siffler le passage du temps »³. Les expressions traduisant « le silence infini du plateau namibien »⁴ sont nombreux :

1- Ferdinand OYONO, Une vie de boy, Paris, Julliard, 1956, PP. 53, 54

2- Mathilda, P.38

3- Ibid. , P.31

4- Ibid. , P.134

« Tous les travailleurs de la ferme se tenaient alignés, silencieux, le long du chemin [...] »¹

« Les deux rangs du fond étaient occupés par des Noirs silencieux. »²

« Ce monde qui ne bouge pas, qui n'a plus rien à dire. »³

La résignation des opprimés devant les humiliations et les vexations du colonisateur se traduit par le silence comme si on leur avait confisqué non seulement leurs terres mais aussi la parole. Valéry Giscard d'Estaing affirme que son roman est « une recherche de la psychologie africaine »⁴. Dans son œuvre, il s'attache à révéler qu'à force de subir docilement toutes sortes d'oppressions, le Noir finit par endosser sa propre subordination. C'est ce que Jacques Chevrier explique dans son livre intitulé La littérature nègre :

« L'individu se conforme à l'existence qui lui est faite sans même en ressentir l'oppression : sa chosification est assumée. »⁵

Face au mépris permanent, les indigènes colonisés adoptent une attitude craintive. Ils finissent par assumer leur condition servile et s'efforcent même de ne pas dépasser les limites imposées par les colonisateurs.

1- Mathilda, P.153

2- Ibid. , P. 103

3- Ibid. , P. 134

4- Extrait de l'interview de Valéry Giscard d'Estaing, l'invité « Fil rouge » sur RTL, mercredi 26 octobre 2011, site cité.

5- Jacques CHEVRIER, La littérature nègre [1984], Paris, Armand Colin (Coll. « U »), 1999, P.186

Soucieux de bien décrire les traits de la société coloniale, VGE montre comment le colonisateur bouleverse les valeurs africaines traditionnelles en y substituant les siennes. La domination germanique sur la Namibie colonisée se manifeste par le triomphe de la culture occidentale. L'écrivain raconte que pour le père de Mathilda, « la ville était allemande. La gazette hebdomadaire, imprimée en lettres gothiques, donnait des nouvelles de l'Empire d'Allemagne. La population de la ville, qu'il évaluait à six cents ou sept cents personnes, était exclusivement composée d'Allemands. »¹ Faisant ses courses, Elisa, la mère de Mathida, vérifiait sur les étiquettes des vêtements qu'elle achetait s'ils étaient authentiquement allemands provenant de Hambourg ou de Brême.

Le colonisateur semble transporter avec lui les habitudes, les valeurs nationales et les manifestations culturelles de son pays. Ceci creuse un écart considérable entre les Blancs et la population africaine. Léon-François Hoffmann constate :

*« Le Noir, c'est l'Autre, l'étranger, l'intrus ; il lui faut s'adapter au monde blanc, mais de par sa couleur il n'en fera jamais partie [...] »*²

Bien qu'ils soient sur leur propre sol, les Africains se sentent impuissants, étrangers dans un pays où la langue parlée, les fêtes célébrées et les pratiques exercées sont celles du colonisateur. Albert Memmi décrit comment le colonisateur instaure ses mœurs dans les pays colonisés en disant :

1- Mathilda, P.17

2- Léon-François HOFFMANN, Le nègre romantique, Paris, Payot (Coll. « Le regard de l'histoire »), 1973, P.230

« Le pays est rythmé par ses fêtes traditionnelles, même religieuses et non par celles de l'habitant. Le congé hebdomadaire est celui de son pays d'origine, c'est le drapeau de sa nation qui flotte sur les monuments. »¹

Animée par le désir de préserver son identité, la communauté allemande en Namibie s'attache à dresser des barrières entre la race blanche et la race noire. Tout se passe à travers un désir de distinction, une logique discriminatoire qui va jusqu'à la négation de l'humanité du Noir.

Se plaçant au centre du monde, évaluant toutes les valeurs d'après ses propres critères, le Blanc refuse au Noir sa spécificité². Parce qu'il n'a pas les mêmes traits distinctifs, les mêmes coutumes, les mêmes manières de s'habiller, de manger, le Noir est considéré comme inférieur. Il est sans cesse objet de moquerie et de mépris.

Pour justifier l'exploitation des indigènes et des ressources des pays colonisés, les racistes s'attachent à expliquer l'infériorité des Noirs par la noirceur de l'épiderme comme s'il s'agissait d'une vérité scientifique. Bernard Dadié affirme :

-
- 1- Albert MEMMI, Portrait du colonisé, précédé du Portrait du colonisateur, Paris, Editions Buchet-Chastel, 1957, P.38
 - 2- Cette attitude qui consiste à « répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions » est ce que Claude Lévi- Strauss appelle « l'ethnocentrisme ». Cf. Claude LEVI-STRAUSS, Race et Histoire [1952], Paris, Denoël, 1987, P. 19.

« L'Européen est certainement convaincu que, dans l'évolution de l'espèce humaine, de singe on devient noir, rouge, jaune, puis blanc. La couleur blanche devenant pour lui le critère du civilisé. »¹

Cette fausse interprétation s'est fixée dans la pensée du Blanc et est devenue une croyance inébranlable. Le fait de considérer les Noirs comme biologiquement inférieurs constitue la base du discours colonial. Jacques Chevrier explique :

« Pour le raciste, la différence (= infériorité) sociologique de l'opprimé n'est pas le résultat de circonstances historiques, c'est la conséquence infaillible d'une différence insurmontable qui se situe au niveau ethnique et biologique. La différence devient donc absolue et définitive, car d'une part elle appartient à l'essence de l'opprimé et d'autre part elle est globalisée, c'est-à-dire qu'elle atteint indistinctement tous les membres du groupe. »²

Cette prétendue infériorité raciale légitimait la colonisation et la conquête des territoires. Le Blanc, doté de facultés intellectuelles supérieures a la mission de porter la civilisation aux peuples considérés comme vivant dans les ténèbres.

1- Bernard DADIE, Légendes et Poèmes [1966], Paris, Seghers, 1973, P.137.

2- Jacques CHEVRIER, op.cit., P.188

L'image négative du Noir fondée sur le préjugé de couleur est renforcée par les habitudes de langage qui donnent des connotations négatives au mot « noir » alors que le « blanc » est lié à tout ce qui est positif. L'homme blanc, dit Sartre, est « *blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu* »¹. Quant au noir, il est associé au mal, à l'obscurité, à la tristesse, au malheur, à la terreur, à tout ce qui est mauvais, impur. Les exemples sont nombreux. Ne dit-on pas « magie noire », « idées noires », « humeur noire », etc. ? Le noir renvoie donc à toutes les imperfections alors que le blanc est synonyme d'innocence et de pureté. Cette citation de Léon- François Hoffmann montre à quel point le regard porté sur le Noir dans la littérature occidentale est dépréciatif :

*« Les écrivains français ont rarement célébré la beauté noire. Pour certains, la notion même de « beauté noire » paraissait une contradiction dans les termes [...]. Comment chanter sans paraître paradoxal, les traits négroïdes que la langue française choisit traditionnellement pour exprimer la laideur. »*²

1- Jean-Paul SARTRE, op.cit., P. 188

2- Léon-François HOFFMANN, op.cit., P.216

Aux yeux de l'Européen, les habitants de l'Afrique sont des êtres sauvages, proches de l'animalité. Cette idéologie raciste crée une représentation stéréotypée du Noir considéré comme paresseux, violent, obsédé sexuel, barbare, sans culture, dépourvu d'intelligence. Dans Mathilda, l'attitude que Joseph adopte à l'égard des colonisés est une attitude arrogante et hostile, Il les méprise, les ignore, les insulte. Pour lui, le Noir est considéré comme un mal à supprimer, une malédiction à éliminer. L'auteur raconte :

« Quelques Africains y flânaient [...]. Joseph n'imaginait pas de leur adresser la parole. D'ailleurs il ne le fit jamais, persuadé au fond de lui-même qu'il s'agissait d'êtres inférieurs condamnés à végéter ou à disparaître »¹

Bien qu'il s'agisse d'une œuvre de fiction, l'écrivain dépeint fidèlement l'environnement social et historique dans lequel se déroule son récit. Par souci de réalisme, Valéry Giscard d'Estaing met en évidence la violence, l'inhumanité et la cruauté qui caractérisent l'époque de la Seconde Guerre mondiale.

Dans le roman, la violence revêt différentes formes : mort, viol, racisme, intolérance, etc. Aimé Césaire affirme :

1- Mathilda, P. 17

« Je vois, partout où il y a, face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt. »¹

L'image du sang est une image récurrente dans le récit : « un mince filet de sang », « la tache du sang », « une flaque de sang », « un sang encore frais », « l'hémorragie du sang »². Les armes qui sont présents partout participent aussi à l'expression de la violence dans le roman : « fusil à deux coups », « carabine autrichienne », « armes de chasse », « une boîte de cartouches », « abattus par des balles de fusil », « la pièce des fusils », « des canons du fusil », « son fusil dressé »³.

Les agressions portées sur l'individu sont multiples. La violence exercée sur le corps humain est exprimée à travers les représentations des mutilations corporelles fréquentes dans l'œuvre. Le romancier met en scène des « prisonniers blessés »⁴ et « des hommes handicapés. »⁵ Il note :

-
- 1- Aimé CESAIRE, Discours sur le colonialisme [1950], Paris, Présence africaine, 1955, P.11.
 - 2- Cf. Mathilda, PP.62, 63
 - 3- Cf. Ibid., P.P. 58, 86, 87, 12, 123, 91.
 - 4- Ibid., P. 71
 - 5- Ibid. loc. cit.

« L'un avait le visage complètement écorché, et portait un bandeau noir sur l'œil droit, un autre était privé de ses deux jambes, et son pantalon flottait dans le vide au-dessus de ses genoux. »¹

« Le cinquième avait eu le pied coupé d'un coup de sagaie. »²

« Celui [...] auquel il manquait un bras d'un côté, et une main de l'autre, remplacée par un gant noir [...] »³

L'écrivain souligne qu'à mesure que l'homme s'habitue aux souffrances, il en vient à perdre lui-même ses qualités humaines, sa sensibilité et sa compassion. Il devient dur et parfois même cruel. C'est ce que remarque Mathilda à propos de l'un des prisonniers qu'elle a rencontré lors de la fête de Noël. Elle est choquée par son agressivité. Son attitude lui paraît traduire « le manque de délicatesse auquel conduit la souffrance extrême. »⁴

La guerre empoisonne la vie quotidienne. Il y a une sorte de malaise général, une inquiétude que l'on peut sentir partout.

« La fête de Noël 1944 fut célébrée dans l'église catholique d'Otjiwarongo. [...]. Bien qu'il s'agisse

1- Mathilda, P. 72

2- Ibid., P.12

3- Ibid., P. 72

4- Ibid., P. 73

d'une fête, l'atmosphère était lourde. Une forme d'angoisse étreignait l'assistance »¹ constate le narrateur.

A cette atmosphère pesante fait écho une immobilité absolue. En effet, les termes exprimant l'immobilité sont récurrents dans le roman : « *la vie semblait immobile* »², « *tout restait immobile.* »³, « *ce monde qui ne bouge pas* »⁴, « *leur immobilité absolue et leurs regards lourds* »⁵

La peur paralysante liée aux atrocités de la guerre se traduit par cette immobilité qui règne pesamment. Face aux souffrances, le corps s'immobilise. Ainsi les représentations figées du corps sont – elles fréquentes dans le récit : « *Les époux Dürtingen restaient immobiles, glacés de terreur.* »⁶-« *Joseph passa la nuit sur son banc, immobile et progressivement glacé* »⁷

Par souci de vraisemblance, VGE fait allusion aux Hereros⁸ qui ont farouchement résisté à la colonisation allemande en Namibie et qui ont subi les répressions les plus sanguinaires de l'armée coloniale du Reich. Il remarque :

1- Mathilda, PP. 70, 71

2- Ibid., P.31

3- Ibid., P. 57

4- Ibid., P.134

5- Ibid., P. 153

6- Ibid., P. 46

7- Ibid., P.48

8- Un siècle plus tard, l'Allemagne présenta des excuses aux Hereros pour ce que certains historiens ont considéré comme « le premier génocide du 20^{ème} siècle ». Lors d'une cérémonie commémorative organisée au nord de la Namibie, le ministre de la Coopération et du Développement déclara : « Nous Allemands, acceptons notre responsabilité morale et historique, je vous demande de nous pardonner. »

« Des groupes armés faisaient encore flamber des actes de contestation violents dans les tribus, particulièrement celle des Hereros, qui s'étaient montrés les plus vaillants pendant la guerre. »¹

Afin de permettre au lecteur de situer les faits racontés dans un contexte historique précis, le récit de Valéry Giscard d'Estaing se caractérise par un nombre important d'indices temporels. Le romancier indique souvent les dates où se passe tel ou tel événement.

« Avant la naissance de Mathilda, le monde avait commencé à changer. Au mois d'août 1914, la Grande -Bretagne et l'Allemagne étaient entrées en guerre. »²

« En 1920, l'Union sud- africaine se voyait confier le mandat d'administrer l'ancien Sud-Ouest africain [...] »³

« Au mois de septembre 1939, la radio sud-africaine annonça qu'en réplique à l'invasion brutale de la Pologne, la Grande- Bretagne et la France avaient déclaré la guerre à l'Allemagne. »⁴

Tout comme les indicateurs temporels, les repères spatiaux sont également fréquents dans le récit. Par souci de réalisme, les descriptions des lieux sont très précises.

1- Mathilda, P. 11

2- Ibid., P. 22

3- Ibid. loc. cit.

4- Ibid., P. 33

« Une seule porte au milieu de la façade, trois pièces à l'avant, dont l'antichambre et la cuisine ; une petite salle de séjour et trois chambre à l'arrière »¹ note ainsi l'écrivain.

Lorsqu'il décrit les habitations, le romancier indique souvent les couleurs des murs et des rideaux. A titre d'exemples :

« La peinture blanche était défraîchie. »²

« La fenêtre était encadrée de deux rideaux de dentelle blanche. »³

Afin que le lecteur puisse saisir tous les détails de l'environnement où se déroule le récit, VGE s'attache à révéler toutes les particularités du décor et surtout à présenter une peinture minutieuse de la topographie colorée de la Namibie.

2- La nature africaine : enfer ou paradis ?

La nature riche et complexe du continent noir occupe une place privilégiée dans le roman. Dès la première page de Mathilda, on est en présence de la magnificence et de la splendeur de la nature namibienne avec sa diversité et ses paradoxes. Le roman s'ouvre par une description détaillée du lieu où se trouve la tombe de la jeune Allemande.

1- Mathilda, PP. 15, 16

2- Ibid., P. 98

3- Ibid., P.122

« Elle est située dans un col sur le grand plateau namibien à 1500 mètres d'altitude, là où l'horizon ondule légèrement sur plusieurs dizaines de kilomètres en déployant la verdure de la brousse sous un ciel étincelant de bleu. C'est un rectangle de terre rouge, encombré d'un fouillis de plantes épineuses auxquelles se mêlent quelques fleurs sauvages et qui est protégé des incursions des animaux par une grille formée de tiges de fer, reliée par des fils barbelés. »¹

D'emblée les expressions « épineuses », « sauvages », « incursions d'animaux » révèlent que cette nature impressionnante ne sera pas toujours accueillante. La dualité, thème central du roman, est aussi présente dans la représentation de la nature.

Les descriptions des paysages chez Valéry Giscard d'Estaing se caractérisent par le souci du détail, le sens de la couleur et le goût de l'observation. L'ancien président affirme : « *J'essaie de peindre avec une écriture visuelle.* »²

En effet, l'écrivain décrit minutieusement les territoires sauvages, les immenses plaines, les hautes dunes et les belles montagnes. Lorsqu'il évoque le paysage qui s'étend devant son regard, on a souvent l'impression qu'il a devant lui une carte précise. Les indices géographiques sont nombreux. Le paysage est décrit sous plusieurs perspectives : « à droite », « sur la gauche », « au dessous », « au dessus », « au-delà », « des deux côtés », « jusqu'à l'horizon ».³

1- Mathilda, P. 9

2- Propos recueillis par Franz- Olivier GIESBERT, site cité.

3- Cf. Mathilda, P.P. 117, 116, 14, 152, 13, 146.

Le romancier s'attarde à présenter les moindres détails de la nature environnante. Son regard panoramique embrasse le paysage dans sa totalité.

« Sur la gauche du col elle apercevait une colline de taille moyenne, où les bruissons d'épines étaient couronnés par des arbres d'une couleur vert foncé. Juste au dessous, la piste commençait par épouser le contour de la colline, puisqu'elle s'élargissait pour se perdre dans une prairie qui descendait en pente vers le plateau. A droite, le relief était plus tourmenté. »¹

Cette nature exotique est riche en couleurs. Le narrateur présente une gamme chromatique et une variété de tons permettant au lecteur d'apprécier la beauté du milieu naturel. Les notations de couleur, très fréquentes dans le récit, rendent les tableaux que l'écrivain peint de la nature namibienne plus attrayants et plus vivants. Les couleurs dominantes sont surtout le vert, le bleu et parfois le rouge.

Liée à la nature, la couleur verte apparaît constamment dans le roman. Les exemples sont nombreux : « la verdure de la brousse »², « l'immense plateau verdoyant »³, « le velours vert pâle de la brousse »⁴, « la végétation était d'un vert épanoui »⁵, « des arbres d'une couleur vert foncé »⁶.

1- Mathilda, PP. 116, 117

2- Ibid., P. 9

3- Ibid., P. 117

4- Ibid., P.86

5- Ibid., P. 145

6- Ibid., P. 117

La couleur rouge, couleur du feu et du sang, reflète l'agressivité et les sentiments violents qui règnent en Namibie sous l'occupation allemande. Cette couleur chaleureuse qui représente les sensations fortes, qu'elles soient positives ou négatives, est également présente dans le récit : « un rectangle de terre rouge »¹, « le point rouge »², « la lueur rouge »³. Quant à la couleur bleue, couleur du ciel et de la sérénité, elle est très fréquente dans l'œuvre. Cette couleur qui évoque le calme et la paix intérieure est souvent associée aux moments de contemplation de Mathilda au sein de la nature. Le bleu est dominant dans les descriptions du paysage : « sous un ciel étincelant de bleu »⁴, « l'immensité du ciel toujours bleu »⁵, « le ciel restait inexorablement bleu »⁶, « le ciel était bleu lisse »⁷.

Pour Mathilda, la nature est un lieu de plénitude, un lieu de détente et de tranquillité. L'environnement naturel lui permet de connaître une paix profonde, un bonheur parfait. Le romancier note :

*« Elle plaçait un coussin sous sa tête afin de pouvoir regarder le paysage. Ce moment de contemplation était le bonheur de sa vie. »*⁸

1- Mathilda, P. 9

2- Ibid., P. 144

3- Ibid., P. 92

4- Ibid., P.9

5- Ibid., P. 19

6- Ibid., P. 31

7- Ibid., P. 133

8- Ibid., P.116

Elle vit en symbiose avec la nature, ses saisons, ses plantes et ses animaux. Mathilda « *goutait ainsi le calme de ses heures d'attente, où elle guettait l'arrivée des animaux, qui se faisaient de plus en plus nombreux à mesure que la lumière du soir venait étirer sur les prairies de longues ombres cendrées.* »¹ De sa petite enfance, Mathilda ne garde que l'image idyllique de cette nature vierge où elle s'est réjouie du contact direct avec l'univers à l'état pur.

Chez Valéry Giscard d'Estaing, le paysage cesse d'être uniquement un cadre, au contraire, il est en parfaite harmonie avec l'état d'âme des personnages. A la façon des Romantiques, l'écrivain associe les émotions et les sentiments de ses héros à la contemplation de la nature. Le paysage naturel n'est pas un simple décor ; il révèle l'humeur des personnages, il reflète comme par un effet de miroir, leurs joies et leurs souffrances.

Le paysage se fait l'écho du vide intérieur de Mathilda. L'immense plateau namibien qui lui paraissait animé et fascinant devient vide et fade. Le même paysage familier se transforme en un paysage indifférent.

*« Elle leva les yeux ; devant elle ce n'était plus l'immense plateau qu'elle voyait se dérouler mais un espace gris, le vide »*² précise l'écrivain.

De même, l'état de la nature est en parallèle avec la détresse de Joseph. Le narrateur constate :

1- Mathilda, P. 65

2- Ibid., P.130

« Les étoiles étaient des points fixes qu'une brume invisible empêchait de scintiller. Il cherchait des yeux l'horizon, mais celui-ci avait disparu. »¹

Il y a de l'environnement naturel au monde humain des correspondances mystérieuses, une communication interne. Des liens extraordinaires se nouent entre l'homme et la nature. Les frontières entre l'univers naturel, le monde animal et l'être humain s'estompent. Chez VGE, cette sorte de contamination entre la nature et le monde vivant des hommes est une source intarissable de métaphores et de comparaisons. Dans Mathilda, la nature est souvent personnifiée, les rapprochements entre les qualités humaines et animales sont nombreux. En voici quelques exemples : Lisant la lettre de son fils, Elisa réalise *« avec le même instinct qu'ont sans doute les oiseaux qu'elle ne le reverrait jamais. »²*. Elle s'étonne de pouvoir annoncer à sa fille la mort de son frère sans verser de larmes et se dit : *« il ne me reste plus de larmes, je suis une source tarie »³*.

Le narrateur remarque que les montagnes ont la forme *« de seins féminins »⁴*. Il raconte que la vie semblait immobile pour la communauté allemande en Namibie jusqu'à ce que soudain le tonnerre éclate annonçant un événement inquiétant, *« le tonnerre était celui de la Seconde Guerre mondiale. »⁵*

Mathilda constate qu'en Namibie, *« les informations circulent*

1- Mathilda, P.37

2- Ibid., P.39

3- Ibid., P. 49

4- Ibid., P.118

5- Ibid., P.33

mystérieusement plus vite que les serpents »¹. L'idée de se suicider qui fait son chemin dans sa tête est comparée à « un animal menaçant qui avance sans faire craquer les brindilles du sentier, et dont aucun obstacle ne peut contenir l'élan »². Elle « se vidait de toute énergie qui désertait ses artères et ses organes, en la laissant semblable à l'intérieur de ces animaux abattus que l'on faisait sécher au soleil. »³.

La nature est omniprésente dans le roman. Elle apparaît à travers tout le récit comme une puissance grandiose qui témoigne de la grandeur divine. Dans l'infinie immensité de cette nature, l'être humain n'est qu'une minuscule créature, un élément vulnérable sans grande importance. Contemplant le paysage, Joseph s'interroge sur la vanité de l'existence humaine :

« Dans l'immense respiration de la planète, pensait Joseph, qu'est donc la guerre, et pourquoi son fils voulait-il le quitter ? Que représentait l'Allemagne où il n'était jamais revenu ? Et qui suis-je moi-même dans cet espace silencieux où je suis comme suspendu, sans être rattaché à rien ? »⁴

La nature peut être un refuge, un lieu de repos mais elle peut également se montrer cruelle, insensible aux souffrances humaines. Mathilda remarque que devant tous les malheurs, la nature demeure intacte :

1- Mathilda, P. 106

2- Ibid., P.132

3- Ibid., P. 75

4- Ibid., P. 38

« Quand elle sortit de la maison, elle fut surprise par la pureté de l'immense ciel bleu qu'elle découvrait au dessus de sa tête. Aucune souffrance humaine, pensait-elle ne réussit à le troubler. »¹

L'homme naît et disparaît alors que la nature qui se renouvelle perpétuellement est immortelle. Le ciel infini renvoie à l'homme l'image de sa finitude. Face à l'éternité de la nature, l'homme se rend compte de la brièveté de son existence, de la condition éphémère de son passage sur la terre. Comme le souligne Patrick Modiano, *« nos vies ne sont – elles pas aussi rapides à se dissiper dans le soir qu' [un] chagrin d'enfant ? »²*

Le temps limité des hommes, la fragilité de la destinée humaine sont des thèmes récurrents dans l'œuvre. Dans Mathilda, les êtres s'effacent et la mort rôde partout. L'omniprésence de la mort se manifeste tout au long du récit à travers le sort funeste de l'héroïne et celui des êtres qui lui sont chers. Le romancier ne cesse d'évoquer dans son roman le thème de l'absence, de la perte et du vide qu'elle laisse autour d'elle. En effet, les expressions traduisant le vide sont nombreuses : *« elle était trop vide pour pleurer »³*, *« un espace gris, le vide »⁴*, *« elle [...] regarda le grand vide »⁵*, *« elle se vidait de toute énergie qui désertait ses artères et ses organes »⁶*. Ainsi le milieu africain perd-t-il ses vertus de paradis terrestre pour devenir un lieu de mort, un lieu maudit.

1- Mathilda, P. 99

2- Patrick MODIANO, Rue des boutiques obscures, Gallimard (Coll. « Folio »), 1978, P. 251

3- Mathilda, P. 74

4- Ibid., P. 130

5- Ibid., P.134

6- Ibid., P.75

A l'adversité de l'existence fait écho l'austérité de la nature. La nature enchanteuse de la Namibie peut toutefois prendre des allures infernales et se montrer inhospitalière, voire hostile. En effet la représentation de la nature est ambivalente dans le roman. Tantôt elle est accueillante et bienveillante, tantôt elle est cruelle, dotée de puissances destructrices. Les conditions climatiques, les animaux féroces, les insectes nuisibles et les maladies tropicales rendent le milieu africain périlleux et redoutable.

L'environnement naturel ne permet pas la culture car comme le constate Mathilda, « *la terre est trop sèche et encombrée d'épineux* »¹. Il n'est pas question d'une production laitière car « *celle-ci serait intransportable, gâchée par la température.* »²

Les trajets en auto sont difficiles et pénibles à cause de l'influence négative du climat sur le sol. Mathilda constate ainsi :

*« Dès qu'on abordait les pistes défoncées par la saison des pluies puis durcies par le soleil, la camionnette n'avancait qu'au prix de soubresauts irréguliers. »*³

L'intensité de la chaleur du soleil est un motif persistant dans le roman. Vivre en Namibie c'est vivre avec le soleil, avec sa chaleur insoutenable. En Namibie, le soleil semble être « *le maître impitoyable du monde* »⁴.

1- Mathilda, P.14

2- Ibid., PP. 14, 15

3- Ibid., P. 96

4- Ibid., P. 21

Le père de Mathilda lui demande souvent de porter un chapeau en lui disant : « *N'oublie pas que le soleil est toujours méchant* »¹. Les Blancs cherchent à fuir le soleil et sa chaleur intense. Les expressions reflétant la chaleur insupportable du soleil sont fréquentes dans le récit : « *brûlure du soleil* »², « *l'accablante chaleur* »³, « *la pression du soleil* »⁴, « *la haute température* »⁵.

Le soleil est donc constamment présent dans le roman mais sa présence n'est pas toujours bénéfique. C'est le soleil ardent qui a causé l'accident de Ouseb. Le chauffeur du camion qui l'a écrasé avoue à la police qu'il n'a pas vu Ouseb parce qu'il était « *ébloui par le soleil.* »⁶ Comment ne pas songer ici au rôle perturbateur du soleil dans L'Etranger de Camus⁷ et à sa responsabilité dans le meurtre de l'Arabe ?

Source de vie et de lumière, le soleil peut également être redoutable et hostile. Si dans Mathilda, le soleil représente pour les Blancs un danger qui les hante impitoyablement, il symbolise au contraire pour les indigènes la force vitale, la fertilité et l'espoir. Chaque fois que Ouseb revient au village, sa vieille mère qui n'arrive plus à marcher l'appelle en lui disant : « *Ouseb ! Viens me porter. Je veux voir le soleil.* »⁸

1- Mathilda, P.19

2- Ibid., P.113

3- Ibid., P.58

4- Ibid., P.118

5- Ibid., P.14

6- Ibid., P. 110

7- Cf. Albert CAMUS, L'étranger, Paris, Gallimard, 1942

8- Mathilda, P.66

Figure ambivalente, le soleil est une composante essentielle du paysage chez Valéry Giscard d'Estaing. En effet, les éléments de la nature occupent une part importante dans le récit non seulement comme éléments indispensables dans la description des paysages mais aussi pour leur impact sur la vie des personnages. L'eau, le soleil, l'ombre et la lumière sont donc omniprésents dans le roman. Ils forment le paysage mais ils remplissent également une autre fonction : ils agissent constamment sur les actes des personnages et deviennent ainsi des acteurs influents ayant un rôle précis au même titre que les protagonistes.

Dans la description de la nature, VGE insiste souvent sur l'effet de la lumière. La beauté des paysages est révélée par la lumière du soleil. Mais tout en éclairant le paysage, la lumière du jour dévoile la vérité des choses et met Mathilda face à la réalité. La lumière est le symbole du savoir, elle représente aussi la conscience qui s'éveille. Le romancier souligne :

« C'est le soleil, le soleil de la mi-journée qui ramena Mathilda à la perception de sa situation. Elle avait été violée, mais elle s'était laissée aller à une acceptation de son sort. »¹

Chez Mathilda, les moments de lucidité sont associés à la lumière. La clarté de la lumière reflète une illumination intérieure.

1- Mathilda, P. 85

*« Elle leva les yeux. Le soleil de l'après-midi avait dissipé le voile de brume sur le plateau. [...]. La décision qu'elle attendait et redoutait avait achevé son parcours : c'est elle qui devait disparaître avec son enfant ».*¹

La lumière lui procure un surcroît de netteté dans ses jugements et ses analyses des événements. Elle lui ouvre les yeux sur ce qu'elle doit faire et, comme le mentionne le romancier, elle lui permet de mettre de l'ordre dans ses idées :

*« Son regard fut attiré par le miroitement du soleil qui se réfléchissait, cinquante mètres devant elle, dans les deux grands réservoirs d'eau de domaine [...]. Tout paraissait prendre place dans l'esprit de Mathilda. »*²

Si la lumière du jour crée une atmosphère rassurante et bienfaisante, l'obscurité de la nuit est au contraire source d'inquiétude et d'angoisse. Comme les allusions à la lumière, les allusions à l'ombre sont nombreuses dans le récit. L'ombre de la nuit est souvent associée au mal, au danger, au mystère. Dans Mathilda, la scène du viol se déroule pendant la nuit. C'était, comme l'indique l'écrivain, une nuit « *sombre et épaisse* »³.

1- Mathilda, P. 133

2- Ibid., P.138

3- Ibid., P. 77

L'obscurité de la nuit encourage Ouseb à donner libre cours à ses pulsions perverses lui permettant de commettre ce qu'il n'aurait pas osé faire durant le jour. Ouseb attend la nuit pour revenir chez Mathilda. Cette dernière « *avait de la peine à le distinguer car la lune avait disparu du ciel qui était noir d'encre.* »¹

Alors que la lumière du soleil éclaire, l'ombre de la nuit cache les malfaiteurs et devient complice du mal qu'elle favorise. C'est ainsi que, se souvenant de la scène du viol, Mathilda évoque « *l'étrangeté coupable de la nuit* »².

L'opposition entre l'ombre et la lumière est représentative de la dualité omniprésente dans le récit où tout est contradiction, tout est ambivalence. Elle se fait surtout l'écho du contraste perpétuel entre les différentes facettes de la personnalité de Mathilda.

3- Mathilda : entre l'inné et l'acquis

Depuis sa plus tendre enfance, Mathilda est partagée entre deux sociétés, deux modes de vie, deux cultures. Leurs influences opposées s'entrecroisent, se rejoignent et deviennent sources de complexité interne, d'ambigüité permanente. La dualité est une composante essentielle de la personnalité de Mathilda. En elle se réunissent tous les contraires.

1- Mathilda, P. 88

2- Ibid., P.86

Elevée dans une famille catholique très conservatrice, Mathilda a reçu une éducation stricte basée sur les préceptes rigides de la culture allemande. Cette éducation a une part non négligeable dans son comportement, lui attribuant des qualités comme la discipline, la rationalité, la rigueur et le sens du détail. Mathilda est, comme le souligne le narrateur, « *animée par un sens de devoir germanique.* »¹ Elle est très méthodique. Elle exerce avec compétence son travail à la ferme, s'occupe avec soin des comptes du domaine en enregistrant minutieusement les revenus et les dépenses.

Le blanc est la couleur de prédilection de l'écrivain lorsqu'il décrit son héroïne : « *Mathilda portait une longue robe blanche* »², « *ses sandales blanches* »³, « *Mathilda enfila une chemise de nuit blanche* »⁴, « *enveloppée dans une grande couverture de laine blanche.* »⁵. La couleur blanche semble symboliser l'innocence et la pureté de Mathilda. Ces vertus s'épanouissent au sein de la nature vierge de la Namibie dont elle est fortement imprégnée.

Mathilda a grandi dans un environnement primitif et sauvage qui tranche avec la rigueur de l'Allemagne du Nord d'où venaient ses parents. Ce milieu représente le naturel, le spontané souvent en contradiction avec les règles et les réserves d'un système conservateur. L'héroïne oscille entre les valeurs morales et sociales de l'Allemagne, son pays d'origine, et les lois naturelles du sol africain où elle vit.

1- Mathilda, PP. 74, 75

2- Ibid., P.42

3- Ibid., P.20

4- Ibid., P.43

5- Ibid., P.153

Malgré sa beauté exceptionnelle, Mathilda se souciait peu de son apparence. Adolescente, elle ne s'intéressait pas aux jeunes gens de son âge, elle redoutait l'amour charnel et ne partageait pas le romantisme exalté de son amie Elizabeth :

« Mathilda restait réticente, sans que ses sens s'éveillent, et jugeait excessives, et presque ridicules, les flambées amoureuses de son amie. Elle y ajoutait une répugnance instinctive vis-à-vis de l'accompagnement physique de l'amour. »¹

Elle préférait vivre des moments harmonieux auprès de la nature plutôt qu'auprès d'une compagnie masculine. Chez elle, les émotions de l'amour sont supplantées par les sensations agréables que lui procure le milieu africain. Cette nature impressionnante de la Namibie constitue pour elle le centre du monde. C'est pour cela qu'elle refuse de quitter la ferme pour s'inscrire à l'école d'Infirmières à Windhoek comme le souhaitait son père.

« Je ne veux pas aller en ville »² répétait-elle.

Soulignons que Mathilda a subi l'influence d'un catholicisme qui nie le principe du plaisir charnel ; d'où la nécessité de contrôler ses penchants et ses désirs. On devrait s'interroger aussi sur l'éducation qu'elle a reçue puisque, même après son mariage, ses informations sur la grossesse et la manière de concevoir les enfants semblent vagues et imprécises :

1- Mathilda, P.25

2- Ibid., P.27

« Elle pensait qu’il faudrait plusieurs mois, une ou deux années peut être avant que ne se déclenche le processus de la naissance. Sa mère l’avait mal renseignée lui tenant des propos confus. »¹

On comprend donc aisément que pour les Dürtingen, tout ce qui a trait à la sexualité est un sujet tabou. La répugnance à l’égard de l’amour physique serait peut-être chez Mathilda une réaction inconsciente pour se défendre contre l’appel du désir charnel et rester ainsi fidèle aux valeurs parentales. Elle semble avoir intériorisé les restrictions d’un catholicisme conservateur. Les penchants de son corps sont étouffés, réprimés derrière les murailles des règles sociales et religieuses.

« La religion faisait partie de sa vie, comme de celle des autres de la communauté allemande. Elle en avait suivi tous les rites, et ses parents catholiques convaincus tous les deux, l’avaient conduite régulièrement le dimanche à la messe avec son frère »² précise VGE.

Il fallait donc se plier à des normes très strictes qui contrastaient avec la liberté inhérente au milieu ambiant où l’assouvissement des désirs humains est un acte naturel et normal.

1- Mathilda, P.105

2- Ibid., P.142

Mathilda devait passer du statut de jeune fille à celui de femme mariée pour que ses sens s'éveillent et pour que la face cachée de sa sensualité se dévoile. Au début, elle est « maladroite »¹ ; sa vie sexuelle est décrite par la suite comme très épanouie durant son mariage à Helmut. Le champ lexical du plaisir et du corps est exploité dans le récit. En voici quelques exemples :

*« Elle le provoquait à faire l'amour et à la posséder. Il arrivait qu'il y prenne plaisir, et qu'ils restent un long moment accouplés et apaisés. »*²

*« Il aimait entendre ses gémissements de plaisir. »*³

*« Il se souvenait de leurs caresses, de l'insistance de ses mains, et sentait s'animer en lui l'aiguillon du désir. Pendant qu'elle l'embrassait, une cascade d'images tourbillonnait dans son cerveau. »*⁴

Mathilda découvre ainsi le ravissement corporel mais, deux ans après son mariage, Helmut part pour rejoindre l'armée et ne revient plus. Son corps est de nouveau enfermé dans le carcan des règles et des valeurs ; ses instincts sont de nouveau refoulés. L'éveil tardif de ses sens et la disparition de son mari pourraient bien expliquer l'ambivalence qui se dégage de sa relation avec Ouseb.

1- Mathilda, P.55

2- Ibid., P.50

3- Ibid., P.51

4- Ibid., P.56

Ouseb est un personnage complexe. Il ne ressemble pas au Bon Sauvage amusant ni au serviteur ridicule que les écrivains français ont fréquemment mis en scène dans leurs récits. La contradiction se lit dans ses rapports avec Mathilda où le respect, le désir et la haine s'entremêlent.

Ouseb éprouve un désir ardent pour Mathilda. Il admire sa beauté et surtout la douceur de sa peau. Il « *était avide de caresser sa peau qu'il voyait à la fois douce et ferme, une peau qui ne se plisserait pas sous ses mains* »¹. La peau de Mathilda contrastait avec la peau rugueuse des femmes de son village. Ces dernières perdent très tôt leur féminité à cause du labeur pénible dans les fermes, des tâches domestiques quotidiennes et des maternités successives. Mais ce qui rend Mathilda encore plus désirable aux yeux de Ouseb, c'est son statut de femme interdite, hors d'atteinte. Comme la société colonisatrice condamnait tout rapprochement sexuel entre les Noirs et les Allemandes, Mathilda lui était inaccessible. De plus, leur relation de travailleur et patronne la met en état de supériorité et renforce sa situation de femme « intouchable ». Il ne sera jamais son égal. Cet attrait pour le « fruit défendu » avive son désir qui se mêle alors à la haine. Ouseb réalise que ses sentiments à l'égard de Mathilda sont confus. Il constate :

« Dans la confusion de ses sentiments, il ressentait aussi une haine pour elle, et même une haine croissante. L'origine de cette détestation

1- Mathilda, P.68

était la certitude qu'il ne réussirait jamais à la tenir serrée dans ses bras, [...]. Et cette haine, cette vindicte qui le rongait, flambait au feu de son désir. »¹

Malgré cette rancune qu'il éprouve vis-à-vis de Mathilda, il ne peut s'empêcher de la respecter pour ses compétences et l'habileté avec laquelle elle exerce son travail à la ferme ainsi que pour sa gentillesse, sa générosité et sa tolérance. En effet, Mathilda échappe au stéréotype négatif du colonisateur cruel qui a recours au châtement corporel pour punir ses travailleurs. Sa façon d'agir avec les ouvriers témoigne d'une grande douceur. Ouseb remarque :

« Elle [...] ne brutalisait pas les ouvriers, même les plus fainéants. Elle s'occupait de ceux qui avaient des problèmes de santé, et payait souvent leurs dépenses à Otjiwarongo. »²

Mathilda est portée naturellement à accepter la diversité humaine. Elle trouve injuste la manière discriminatoire avec laquelle son père traite les Noirs. Ce réel mépris pour les Africains lui paraît contraire à l'humanisme religieux proclamé par l'église catholique où elle se rend tous les dimanches avec ses parents. Comment concilier cette forme d'exclusion des Noirs avec les préceptes d'une religion qui prône l'égalité, la justice et la considération du prochain ? Elle a voulu inviter les ouvriers africains travaillant à la ferme pour assister à la cérémonie de son mariage mais son père a refusé en disant : « *Ils n'ont rien à y faire.* »³ Il lui demandait toujours

1- Mathilda, PP. 69,70

2- Ibid., PP. 68, 69

3- Ibid., P. 42

de se méfier des indigènes et de ne pas les approcher. Mathilda « suivait son conseil, et se tenait à distance mais elle ressentait confusément que cette attitude était trop rigide et injuste. « Ce sont des êtres humains comme nous, même s'ils sont différents » pensait-elle. »¹

Le racisme est une idéologie qui pose de multiples problèmes à la pensée des philosophes et des hommes de lettres. Est-ce une attitude innée ou acquise ? Léon- François Hoffmann affirme :

« On a prétendu que le racisme est une attitude non pas innée mais apprise, qu'il faut l'inculquer à l'enfant avant qu'elle ne devienne un automatisme de l'adulte. Mais si c'était un mécanisme d'agression et de défense inscrit dans chaque individu ? Il faudrait alors apprendre à le contrecarrer afin qu'il ne se développe chez l'adulte. »²

Que ce soit un acquis culturel ou un comportement inné, le racisme est donc une attitude qui doit être freinée dès l'enfance avant de devenir chez l'adulte une réaction automatique face à tout ce qui est différent, tout ce qui est autre. Les parents de Mathilda lui ont inculqué dès son enfance des stéréotypes racistes. L'héroïne est l'héritière d'une idéologie « euro-centrée » qui rabaisse les Noirs en leur attribuant tous les défauts. Cet acquis européen a une part non négligeable dans son comportement et dans sa vision de la réalité africaine.

1- Mathilda., P.21

2- Léon-François HOFFMANN, op.cit. , P. 267

Mathilda symbolise l'inné, le naturel souvent en opposition avec les acquisitions culturelles et les idées reçues. Malgré toutes ses valeurs humanistes, elle n'arrive pas à se libérer totalement des préjugés racistes de ses parents. Cet héritage de préjugés semble parfois hanter ses représentations de l'homme noir. Dans certains épisodes du récit, on peut déceler chez Mathilda des réactions inconscientes et des attitudes à caractère raciste. L'auteur nous raconte que Mathilda ne portait jamais elle-même sa carabine:

« Comme elle l'avait vu faire par son père, qui était toujours accompagné d'un pisteur africain portant son arme, elle avait demandé à Ouseb de s'en charger. »¹

Pour Ouseb, cette attitude est une preuve de mépris et de dédain. Il pense qu'il ne convient pas à un homme de marcher derrière une femme et de porter sa carabine. Ce comportement le met en état d'infériorité et affirme la supériorité et la domination de Mathilda. Ouseb remarque aussi que lorsque Mathilda s'adresse à lui, elle se comporte comme si elle parlait à un gamin :

« Et pourquoi lui parlait-elle comme à un enfant, en le tutoyant, et sans jamais attendre sa réponse ? « Oui, elle me méprise, se répétait-il, parce que je suis Africain, parce que je suis Noir » pense-t-il. »²

1- Mathilda, P. 59

2- Ibid., P. 70

L'attitude de Mathilda lors de l'épisode du tir de l'élan semble refléter également une idéologie raciste qui minimise le Noir en réduisant ses compétences. Mathilda est convaincue que Ouseb ne peut pas être un excellent tireur. Son coup de fusil ne pourra pas être assez précis pour blesser mortellement l'élan. Elle refuse alors de lui donner l'arme en lui disant :

*« Tu es incapable de le tuer, et tu vas encore le blesser. Retrouve-le ! S'il est couché, je viendrai l'achever. »*¹

L'incompétence et le manque d'intelligence représentent pour le Noir des clichés imposés par le regard du Blanc. Pour Ouseb, les ordres humiliants de Mathilda et son refus de lui prêter le fusil pour tuer l'animal portent une atteinte à son honneur et à sa dignité d'homme.

*« Ce n'était pas le rôle des femmes de tuer les grands animaux » pense -t-il.*²

Les capacités intellectuelles du Noir sont toujours mises en question. Ainsi Mathilda est-elle étonnée de la subtilité de Ouseb et de l'attention qu'il accorde aux moindres détails. VGE souligne :

*« Mathilda fut frappée par la finesse de sa réplique. Il avait tout envisagé. »*³

1- Mathilda , P. 63

2- Ibid., P.69

3- Ibid., P. 89

Dans l'épisode du viol, la remarque de Mathilda concernant l'odeur de Ouseb semble élogieuse, mais au fond, elle reflète une vision stéréotypée du Noir négligeant souvent sa propreté corporelle.

*« Elle regardait la peau de Ouseb pendant qu'il dormait. Elle était lisse, sans grains ni aspérités, et surtout, contrairement à sa crainte, elle irradiait une légère odeur d'amande »*¹ note le romancier.

Ce comportement est induit par le préjugé qui lie le Noir à tout ce qui est impur et sale. Cette répugnance olfactive à l'égard du Noir apparaît aussi dans Une vie de boy de Ferdinand Oyono. Le commandant qui sent une mauvaise odeur dans la salle constate :

*« Ça sent ...Ça sent...ici. Va ouvrir ce volet. C'est peut-être toi...Quand on a des Nègres, il faudrait que toutes les issues soient toujours largement ouvertes... »*²

Il est important de rappeler aussi qu'après avoir su qu'elle était enceinte, l'héroïne avoue que pas un seul instant, elle n'avait pensé à ce que cette nouvelle pourrait représenter pour Ouseb. Ignorer la présence du Noir, que ce soit sur le plan physique ou mental, constitue une sorte de mépris et traduit une indifférence totale à son égard.

1- Mathilda. P.83

2- Ferdinand OYONO, op.cit. , P. 157

Ce comportement inconsciemment adopté par Mathilda montre que, malgré sa bonté naturelle, elle n'a pu se délester des valeurs de sa culture européenne renfermée sur ses préjugés. Dans certains épisodes où elle apparaît raisonner selon des idées racistes transmises par ses parents et ses aïeux, l'acquis semble prendre le pas sur l'inné.

Mais si Mathilda n'arrive pas à se libérer complètement de cet héritage de préjugés, Ouseb lui aussi reste esclave de son complexe d'infériorité. Une longue histoire d'esclavage et de discrimination pèse sur lui. Aux yeux de Ouseb, Mathilda ne diffère pas essentiellement du colonisateur violent et cruel qui domine ses terres.

« C'est une Allemande [...], elle va me tuer » pense-t-il. ¹

La situation coloniale a fait germer au fond de lui la haine, la convoitise et l'agressivité. L'humiliation, la pression et la souffrance conduisent souvent à la violence et parfois même à la criminalité. Dans Orphée noir, Jean- Paul Sartre affirme :

« Qu'est- ce donc que vous espériez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient lire l'adoration dans leurs yeux ? » ²

1- Mathilda, P. 91

2- Jean- Paul SARTRE, op.cit. , P. 229

Face à Mathilda, Ouseb est dans un état de frustration permanente. Dans ce rapport de dominant / dominé, il n'y a de place que pour la tension, le conflit, le dualisme et les sentiments complexes. Frantz Fanon souligne que le colonisé rêve souvent de se substituer au colon :

« Il est dominé, mais non pas domestiqué. Il est inférieurisé, mais non convaincu de son infériorité. Il attend patiemment que le colon relâche sa vigilance pour le sauter dessus. [...]. En fait, il est toujours prêt à abandonner son rôle de gibier pour prendre celui de chasseur. Le colonisé est un persécuté qui rêve en permanence de devenir persécuteur. »¹

Sous l'impulsion d'un sentiment confus de désir et de haine, Ouseb décide de violer Mathilda. Posséder Mathilda lui permettra d'assouvir sa soif de vengeance du colonisateur, du Blanc. Violer une Blanche constitue pour le Noir une tentative de rendre sa dignité d'homme. Par cet acte, il peut se dégager du complexe d'infériorité qui pèse sur lui et se venger de ceux qui l'ont constamment humilié à cause de la couleur de sa peau. Le désir ardent du corps de la femme blanche répond à un fantasme profondément ancré dans l'inconscient de l'homme noir. Dans Un homme pareil aux autres, René Maran écrit :

1- Frantz FANON, op.cit., P. 54

« Attiré par le désir de la chair blanche qui nous est défendue depuis que les hommes blancs règnent sur le monde, je m'efforce obscurément de me venger sur une Européenne de tout ce que ses ancêtres ont fait subir aux miens au long des siècles. »¹

L'attirance sexuelle se confond donc chez Ouseb avec une volonté de revanche. Ce qui n'était qu'un rêve est finalement concrétisé. Maintenant Mathilda lui appartient comme ses deux femmes. La victoire de sa race est affirmée. Le comportement agressif de Ouseb à l'égard de Mathilda traduit une colère et une révolte qui auraient dû être dirigées contre l'ordre établi, contre la domination du Blanc qui a aliéné sa liberté et son indépendance. C'est dans cette perspective que l'acte sexuel se fait sous le signe de l'animosité, de l'agressivité.

La lucidité et la clairvoyance de Mathilda lui permettent de bien évaluer la situation. Elle réalise que si Ouseb veut à tout prix la posséder, c'est loin d'être de l'amour. Il veut assouvir un appétit sexuel et surtout satisfaire un désir de vengeance. Elle constate qu'il *« ne lui avait pas dit un mot de tendresse avant de la violer. Il ne s'intéressait pas à elle. Il la désirait parce qu'elle était belle, parce qu'elle était blanche, et il pensait qu'en la prenant il la ramènerait à un niveau inférieur au sien. »²*

1- René MARAN, Un homme pareil aux autres, Paris, Editions Arc-en-ciel, 1947, P. 185

2- Mathilda, P. 86

Elle se rend compte aussi que sa résistance aux caresses et aux pressions de Ouseb manquait de volonté et de fermeté. Elle s'est trouvée dans l'incapacité de contrôler les pulsions de son corps:

« Elle avait cherché à lui résister mais elle n'avait pas la force nécessaire, et peut-être pas la détermination. Cela faisait trois ans depuis le départ d'Helmut, qu'elle n'avait pas connu d'homme, [...]. Elle avait senti hier soir, lorsque Ouseb s'était étendu sur elle, s'éveiller l'aiguillon de son désir. »¹

Mais si le soir du viol, Ouseb l'avait prise contre sa volonté ; le lendemain elle s'est donnée à lui sans résistance. Elle ne s'est pas opposée à ses caresses possessives et finalement elle lui a cédé. En effet, une sorte de dualité, une certaine ambivalence accompagnent de façon récurrente les sentiments de Mathilda vis-à-vis de Ouseb. L'héroïne n'est pas insensible aux charmes du jeune africain, à sa peau luisante, sa force physique et son agilité corporelle.

« Elle goûtait le déhanchement souple de sa démarche, et avait remarqué le grain fin de sa peau. »²

Le corps robuste et musclé du Noir est certes le résultat du labeur continu sur le sol africain, du contact intime avec la nature sauvage. Sartre associe le mythe de la puissance virile de l'homme noir à cette proximité avec la nature.

1- Mathilda, PP. 82, 83

2- Ibid., P. 64

« Le Noir reste le grand mâle de la terre, le sperme du monde. Son existence, c'est la grande patience végétale ; son travail, c'est la répétition d'année en année du coït sacré. [...]. Labourer, planter, manger, c'est faire l'amour avec la nature. »¹

Une sorte de déchirement psychologique, un certain trouble physique se dégagent de l'attitude de Mathilda à l'égard de Ouseb. Valéry Giscard d'Estaing met en évidence les sentiments mêlés d'attirance et de répulsion de son héroïne. Dès qu'elle se trouve face à Ouseb, on est en présence de contrastes :

« Ce qui contrariait le plus Mathilda fut la manière dont Ouseb cherchait à se rapprocher d'elle. [...]. Elle décida de mettre fin à ce rapprochement encombrant [...], ses manœuvres qu'elle jugeait surnoises l'exaspéraient. »²

Quelques pages plus loin, la scène du viol nous révèle l'ambiguïté des désirs et des sentiments de Mathilda. Elle frissonne au contact du corps musclé de Ouseb et sent s'éveiller en elle l'aiguillon du désir.

« Elle laissait Ouseb conduire ses gestes [...] et en ressentait de légers frissons. »³

1- Jean- Paul SARTRE, *op.cit.*, P. 266

2- *Mathilda*, P. 64

3- *Ibid.*, P. 81

« Il avança les bras, et la prit par la taille pour la retourner, en appuyant son dos contre sa poitrine. Ce mouvement paraissait naturel, et Mathilda ne s'y opposait pas. »¹

Le romancier nous montre que Mathilda est tiraillée entre ses pulsions charnelles et les frontières morales et religieuses qui l'enferment. Elle oscille entre l'inné et l'acquis. Si elle n'a pas repoussé Ouseb, c'est que parfois l'inné l'emporte sur l'acquis. Ouseb a réveillé les instincts refoulés de son corps assujetti aux normes et aux valeurs de sa société conservatrice. Le romancier fait ressortir le côté paradoxal de son héroïne. Malgré l'agression sexuelle de Ouseb, elle n'éprouve à son égard ni amertume ni rancune :

« Elle ne gardait pas de rancune à Ouseb, et ressentait même, sans lui donner ce nom, une forme de reconnaissance pour son intense désir physique, qu'aucun autre homme, même Helmut, ne lui avait jamais manifesté. »²

Les sentiments de Mathilda sont complexes. Son moi est intérieurement divisé. Il y a un rapport conflictuel entre ses désirs et les contraintes de son univers social. Le motif du corps et de son ombre dans le récit ³ semble représenter la division intérieure de Mathilda et la dualité qui lui est inhérente. Cette image est associée à la thématique du double. Elle symbolise dans ce contexte l'opposition entre l'âme et le corps, entre les

1- Mathilda, P. 83

2- Ibid., PP. 118, 119

3- Cf. Ibid., PP. 53, 54 « Il avait du mal à la voir, car elle se tenait debout, dans l'axe du soleil de midi, qui dessinait sa silhouette comme une ombre chinoise. » - « Elle se tenait immobile comme une ombre bleue devant l'éclat de la lumière. »

côtés lumineux et les côtés sombres de l'être humain. C'est ce côté obscur de son être que Mathilda a peur de découvrir. Comme ses inclinations ne correspondent pas à ses valeurs, elle s'interdit de dévoiler cette facette de sa personnalité. Elle essaie de ne pas s'interroger sur ses sentiments à l'égard de Ouseb :

« Mathilda se souvint du grain de sa peau et de l'odeur fraîche de l'huile, mais elle s'interdit d'y penser d'avantage. »¹

« Cette observation la ramenait à Ouseb. C'était une pensée vague à laquelle elle refusait de donner une forme précise. [...]. Elle s'interdisait d'aller plus loin. Elle ne le reverrait jamais, et le chassait de sa pensée pour revenir à ses préparatifs. »²

Mais si Mathilda arrive à garder son inavouable désir pour Ouseb enfoui au tréfonds d'elle-même, il ne lui est pas possible de cacher pour longtemps sa grossesse.

« Ainsi je suis enceinte » se répétait Mathilda. [...]. « Je suis enceinte, je vais avoir un enfant » [...]. Et cet enfant serait noir. Serait-ce un garçon ou une fille ? De toute façon, il ou elle serait noir, ou au moins métis. »³

La situation du métis est une situation compliquée. Celui-ci porte en lui les marques évidentes de « l'impureté » de sa race. Il est considéré dans la société colonisatrice comme une « sous-espèce ». Il a du mal à se faire accepter par la communauté blanche soucieuse de préserver son identité de tout métissage.

1- Mathilda, P. 110

2- Ibid., PP. 118, 119

3- Ibid., PP. 105, 106

Il est souvent repoussé par la communauté noire puisqu'il ne ressemble pas à ses membres. Il est toujours l'intrus, le différent, l'étranger. Il lui est donc difficile d'appartenir à un groupe. Il est rejeté, exclu à cause de sa double identité. Pour Léon- François Hoffmann, le métis est un individu placé sous le signe de la malédiction et de la réprobation. Il note :

« Pour le raciste, le Mulâtre, assimilé au Nègre suscite une répugnance encore plus profonde que celui-ci. Il est la vivante incarnation du danger suprême : le métissage, la bâtardise, la déchéance de la sauvagerie africaine. »¹

Valéry Giscard d'Estaing nous décrit minutieusement le cheminement intérieur qui a conduit Mathilda à prendre la décision de se suicider. Avec un esprit ordonné et clairvoyant, elle se met à évaluer la situation. Helmut est vivant. Il reviendrait à la ferme et lui demanderait des explications. Elle lui avouerait qu'elle avait été violée par Ouseb. Il le tuerait probablement. Ses parents seraient scandalisés et elle serait rejetée par la communauté allemande et par l'Eglise. Quant à son enfant, elle ne pouvait s'empêcher de penser à son destin. *« Serait-il accepté dans les écoles privées, et comment serait-il traité par ses camarades ? Serait-il invité aux anniversaires et aux fêtes religieuses ? Sûrement pas. »²*

1- Léon- François HOFFMANN, *op.cit.*, P. 231

2- Mathilda, PP. 106, 107

Le suicide lui paraît alors comme le seul moyen de sortir de l'impasse. Elle doit disparaître avec son enfant.

« Elle s'arrêta brusquement de penser et regarda le grand vide, le silence infini du plateau namibien devant elle. C'est à cela que j'appartiens, se dit-elle, à ce monde qui ne bouge pas, qui n'a plus rien à dire et que mes yeux aimeraient contempler éternellement. »¹

Contemplant la vaste étendue du paysage namibien, Mathilda forme la résolution de mettre un terme à ses jours. Dans cet espace vide où les frontières entre le ciel et la terre s'estompent, elle décide de se donner la mort. Emile Durkheim associe la mort volontaire à cette contemplation du vide. Il souligne :

« On ne peut rester ainsi en contemplation devant le vide, sans y être progressivement attiré. On a beau le décorer du nom d'infini, il ne change pas pour cela de nature. Quand on éprouve tant de plaisir à n'être pas, on ne peut satisfaire complètement son penchant qu'en renonçant complètement à être. »²

Les dernières pages du récit sont consacrées à la planification du suicide. Avec une lucidité exceptionnelle et une tranquillité remarquable, Mathilda prépare sa propre mort.

1- Mathilda, P. 134

2- Emile DURKHEIM, Le suicide. Etude de sociologie [1897], Paris, Presses universitaires de France, 1990, P.316

Rien n'est laissé au hasard. Il n'y a pas de place pour l'improvisation. Il fallait faire disparaître les vêtements qu'elle avait achetés pour son enfant. Il fallait prendre les dispositions nécessaires pour que son mari et ses parents croient à un accident. Il fallait surtout éviter une autopsie qui dévoilerait son secret au grand jour. Mathilda s'interroge sur les types d'accidents possibles, sur la manière dont elle doit s'habiller, sur les démarches administratives qui suivront le décès.

L'écrivain s'attache à révéler les conditions psychologiques, les pensées et les sentiments de son héroïne avant d'accomplir le geste fatal. Chez Mathilda, la décision de se suicider s'accompagne d'un certain éveil du sentiment religieux. Elle se rend à l'église catholique d'Otjiwarongo, allume deux bougies et se met à réciter les prières qu'elle connaissait par cœur. Le narrateur indique aussi que, dans ses réflexions sur sa mort prochaine, Mathilda « *se refusait à utiliser le mot de suicide qui évoquait pour elle la damnation.* »¹ Cet acte désespéré lui paraît l'unique échappatoire de la souffrance. Elle préfère se donner la mort plutôt que de faire subir à l'enfant qu'elle mettra au monde d'autres injustices. Comme le constate Michel Delon, « *la maladie appelle la médecine et le malheur absolu le suicide.* »²

Quand toutes les issues sont barrées, quand l'homme est incapable de supporter la souffrance, qu'elle soit physique ou morale, il peut succomber et se donner la mort. C'est cette

1- Mathilda, P. 140

2- Michel DELON, « Encore la faute à Rousseau » in Magazine littéraire, n° 256, juillet- août 1988, P. 18

vision du suicide que Goethe nous donne dans Les souffrances du jeune Werther. Le suicide est envisagé non comme une faute grave mais comme une maladie mortelle qui attaque l'esprit.

Werther remarque :

« Je trouve aussi bizarre de dire qu'un homme est lâche parce qu'il se tue, qu'il serait absurde de nommer lâche celui qui meurt d'une fièvre maligne. »¹

Le suicide de Mathilda n'est pas sans rappeler celui de l'héroïne de la Nouvelle histoire de Mouchette de Bernanos². Les deux jeunes femmes se font mourir par noyade et choisissent le dimanche, jour de la messe, pour exécuter l'acte irréparable. Est-ce une simple coïncidence ou bien l'illustration du jugement porté par les deux écrivains sur le suicide perçu non comme un péché mortel mais comme un acte de purification ou encore un acte sacrificiel ?

Parlant du suicide en littérature, Bachelard écrit :

« Le romancier, qu'il le veuille ou non, nous révèle le fond de son être, encore qu'il se couvre littéralement de personnages [...]. Le suicide, en littérature, se prépare [...] comme un long destin intime. C'est littérairement, la mort la plus préparée, la plus apprêtée, la plus totale. Pour un

1- Johann Wolfgang Von GOETHE, Les souffrances du jeune Werther. Œuvres de Goethe, traduit de l'allemand par Jacques Porchat, Librairie de L.Hachette et Cie, 1860, P. 255

2- Georges BERNANOS, Nouvelle histoire de Mouchette, Plon, 1937

*peu, le romancier voudrait que l'Univers entier participât au suicide de son héros. »*¹

Le lieu que Mathilda choisit pour son suicide est un lieu aquatique : la citerne la plus proche de sa maison. L'eau est, selon Bachelard, « la vraie matière de la mort bien féminine ».² Ceci explique les nombreux suicides dans l'eau dans plusieurs drames littéraires.³ Nombreuses sont les significations symboliques associées à l'eau. Ses symboles ambivalents semblent refléter la dualité omniprésente dans le roman. L'eau peut prendre des significations différentes et opposées. Elle peut, selon les circonstances, être positive ou négative. En parcourant le récit, on constate que le motif de l'eau est présent partout. Porteuse de vie, l'eau représente la fertilité et la fécondation. L'écrivain présente l'eau comme symbole de la naissance, de la reproduction. Il note :

*« Elle regardait les veaux nouveaux- nés tremblants sur leurs pattes grêles, le poil encore mouillé des eaux de leur mère. »*⁴

Nous pouvons dire que la dualité du symbole de l'eau est mise en évidence à travers les images aquatiques fréquentes dans le récit. L'eau est parfois claire, fraîche, présentée comme un élément bienfaisant et générateur ; d'autres fois elle est négativement chargée. L'eau de la pluie est par exemple

1- Gaston BACHELARD, L'eau et les rêves, Paris, José Corti, 1942, P. 96

2- Ibid., loc.cit.

3- Le motif de la noyade est par exemple très fréquent dans l'œuvre de Marguerite Duras. L'eau y est l'élément de la mort par excellence.

4- Mathilda, P.20

présentée sous son aspect destructeur.¹ Quant à l'image des larmes, récurrente dans le récit, elle traduit ce que Bachelard appelle « la tristesse des eaux »². Ce dernier souligne que l'eau est « l'élément mélancolique par excellence. »³

« Ses larmes firent irruption. Ce n'étaient pas des gouttes séparées, mais un flot continu, un torrent tiède et salé » écrit Valéry Giscard d'Estaing.⁴

L'eau est un symbole ambivalent. Elle est à la fois source de vie et source de mort. Selon Bachelard, « contempler l'eau, c'est s'écouler, c'est se dissoudre, c'est mourir. »⁵ Et il ajoute :

*« L'eau est ainsi une invitation à mourir ; elle est une invitation à une mort spéciale qui nous permet de rejoindre un des refuges matériels élémentaires. »*⁶

Rappelons que c'est en contemplant la mare que l'idée de noyade prend place dans l'esprit de Mathilda.⁷ L'épisode final présente l'eau impure et gluante avec ses effets maléfiques. Le destin funeste de Mathilda est associé à cette eau violente et brutale qui envahit, qui avale et qui engloutit.

-
- 1- Cf. Mathilda, P. 96 « Dès qu'on abordait les pistes défoncées par la saison des pluies, [...], la camionnette n'avancait qu'au prix de soubresauts irréguliers. »
 - 2- Gaston BACHELARD, op.cit., P. 107
 - 3- Ibid., P. 106
 - 4- Mathilda, P. 139
 - 5- Gaston BACHELARD, op.cit., P. 59
 - 6- Ibid., P. 68
 - 7- Cf. Mathilda, PP. 137, 138 « Mathilda laissait errer son regard. Il fut attiré par le bruit des laveuses sur le bord de la mare. La mare ? La noyade se ferait sans bruit, et sans agitation [...]. C'était la solution évidente. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt, se dit-elle. »

« Elle voulut respirer et ouvrit la bouche. Un torrent d'eau sale y pénétra et gagna ses narines [...]. L'eau était entrée dans ses oreilles, dans ses poumons. Son angoisse l'étreignait comme une folie...Elle battit des bras, et ouvrit la bouche pour tenter encore de respirer, l'eau s'engouffra dans sa gorge, et une secousse violente l'ébranla des poumons jusqu'aux omoplates. Elle ne voyait plus rien, et se sentait étouffée par la pression envahissante, gluante, du liquide de la citerne »¹

Le romancier dépeint les derniers moments de son héroïne de la manière la plus réaliste possible. Il analyse également ses dernières pensées d'une manière saisissante.

Sans la moindre hésitation, Mathilda descend les marches conduisant vers la citerne. L'écrivain souligne qu'à aucun moment elle n'a eu l'idée de s'arrêter. Elle se soumet à l'appel de la mort comme à une impulsion irrésistible. Mais soudainement, au moment de l'immersion, « son esprit se révolta »² :

« Elle voyait des éclairs sillonner l'eau. Ce qu'elle faisait était absurde. Elle se trompait. Helmut pouvait aimer son enfant. Elle abaissa les mains pour le caresser dans son ventre. [...]. Elle voulut essayer une dernière fois d'appeler au secours, mais sa voix ne déclencha qu'un gargouillis de bulles. Puis tout devint noir. »³

1- Mathilda, PP. 148, 149

2- Ibid., P. 148

3- Ibid., PP. 148, 149

Voici l'ambiguïté finale du récit. Mathilda tente en vain de résister à l'eau impitoyable qui cherche à l'engloutir. Pourquoi ce surprenant attachement à la vie ? Est-ce l'éveil de l'instinct maternel ? Ou est-ce une résistance instinctive traduisant la force des pulsions de vie inhérentes chez tout être humain ?

Au dernier moment, Mathilda dont le corps disparaît dans l'eau essaie de pousser un cri avant de sombrer dans le noir abîme. Ce cri, cet appel tragique à l'aide, est celui d'une victime qui s'est heurtée à un monde inhumain, un monde où règnent la violence, la division et l'injustice.

Le suicide de Mathilda revêt de multiples significations. La mort dans l'eau lui permet de renouer avec la pureté originelle. L'eau qui peut parfois engloutir, est également un élément purificateur. Elle est aussi un symbole maternel.

« L'eau nous porte. L'eau nous berce. L'eau nous endort. L'eau nous rend notre mère »
souligne Bachelard.¹

Mathilda retrouve l'eau matricielle, c'est-à-dire la source de la création. C'est l'idée d'une nostalgie du paradis perdu, d'un retour à l'univers d'avant la souillure qui est privilégiée ici. A ce propos, l'épigraphe, à l'orée du roman, est significative :

*« A l'Afrique,
le continent maternel. »²*

1- Gaston BACHELARD, op.cit. P. 150.

2- Mathilda, P. 7

L'association de la mort de Mathilda avec l'Eau et avec la Terre- Mère semble refléter un véritable retour aux sources. C'est à cette terre africaine, enveloppante et protectrice, qu'elle appartient ¹.

« Quand je mourrai, [...], je voudrais être enterrée ici, c'est de là que j'aimerais contempler l'éternité. »²

Dans les entrailles de cette terre namibienne, elle retrouvera la sérénité et l'innocence primitive. L'endroit qu'elle choisit pour y être enterrée lui permettra d'accéder à la plénitude et à la vie éternelle.

Aventure authentique ou fictive, Valéry Giscard d'Estaing a pu transformer cette histoire de Mathilda en un drame dont la portée générale reflète la complexité de la condition humaine. Grâce à l'écriture, le cas particulier acquiert une valeur universelle. L'écrivain a voulu sonder le vrai visage de l'homme avec ses contradictions et ses pulsions opposées. Le genre humain ne peut se définir par une distinction nette entre ses côtés sombres et ses côtés lumineux mais par une fusion des deux.

1- Rappelons que quand Mathilda « commença à s'interroger sur la nature du bonheur à l'école à partir de ses lectures, ou à l'église en raison des sermons, elle se disait qu'elle avait connu le bonheur parfait dans une sorte de paradis terrestre [...] » Cf. Mathilda, P.20

2- Ibid., P. 151

Le roman de l'ancien président est le résultat d'une réflexion profonde non seulement sur la nature humaine mais également sur la réalité sociale. Le drame individuel de Mathilda est inséparable des valeurs et des préjugés de sa société.

Valéry Giscard d'Estaing a voulu transmettre par la littérature sa vision de l'altérité. En mettant face à face deux différentes communautés, deux différents modes d'agir et de penser, il a cherché à dévoiler les conséquences de la colonisation à la fois sur le colonisé et sur le colonisateur.

En gravant sur le papier, le parcours fugitif de Mathilda, l'écrivain se charge de la mission de sauver son nom de l'oubli, de laisser une trace de son passage sur la terre. VGE pourrait prendre à son compte cette phrase de Patrick Modiano qui, lui aussi, a tenté de reconstituer l'existence de Dora Bruder, l'héroïne éponyme de son récit :

« Si je n'étais pas là pour l'écrire, il n'y aurait plus aucune trace de cette inconnue. »¹

Voulant conserver la mémoire de Mathilda, le romancier lutte contre le temps, la fugacité et la disparition. Il note :

« Chaque année, lorsque je retourne en Namibie, je rends visite à la tombe de Mathilda Schloss. [...], et je dépose sur elle le bouquet maladroit des fleurs que j'ai pu rassembler. Quand je ne serai plus là pour l'accomplir, me demandai-je, qui viendra le faire à ma place, pour que le

1- Patrick MODIANO, Dora Bruder, Paris, Gallimard, 1997, P. 65

temps n'enfouisse pas sous ses décombres le souvenir de Mathilda. »¹

Le récit commence et se termine par l'évocation de la tombe. L'écrivain retourne à son point de départ. Omniprésente dans le roman², la forme circulaire est associée non seulement à l'idée de l'éternité, de la perpétuation, de l'infini mais elle symbolise également la perfection, l'unité et l'absence de division. Peut- elle donc représenter le monde auquel aspire le romancier, ce monde idéal où toutes les séparations sont abolies ?

Le roman de Valéry Giscard d'Estaing est révélateur d'un désir de dépassement de l'antagonisme blanc et noir et par extension, des diverses formes de dualisme. L'œuvre est une invitation à une véritable remise en question des préjugés et des idées reçues afin que vienne « le jour où le racisme ne sera plus qu'un mauvais souvenir »³. En effet, pour reprendre l'expression d'Aimé Césaire, « le matériau humain lui – même est à refondre »⁴ pour que naisse un monde plus ouvert à l'Autre, un monde conciliant harmonieusement les contraires.

1- Mathilda, P. 155

2- Cf. Ibid., PP. 15, 24, 35, 39, 62, 127, 133 : « cerclées », « petit cercle », « table ronde », « taches rondes » « circulaire », « un anneau de visages », « tournant en cercle ».

3- Léon- François HOFFMANN, op.cit., P. 11

4- Aimé CESAIRE, La tragédie du roi Christophe, Paris, Présence africaine, 1963, P. 50

Bibliographie

I- Œuvres de Valéry Giscard d'Estaing

- Démocratie française, Fayard, 1976.
- Le Pouvoir et la vie, Tome I, Paris, Editions Compagnie 12, 1988.
- Le Pouvoir et la vie, Tome II, Paris, Editions Compagnie 12, 1991.
- Le Passage, Paris, Robert Laffont, 1994.
- Le Pouvoir et la vie, Tome III, Paris, Editions Compagnie 12, 2006.
- La Princesse et le Président, Paris, Editions de Fallois, 2009.
- La Victoire de la Grande Armée, Paris, Plon, 2010.
- Mathilda, Paris, XO Editions, 2011.

II- Articles et Entretiens

- ASSOULINE (Pierre), « Modiano, lieux de mémoire » in Lire, n° 176, mai 1990.
- C.J., « Giscard sur Lady Di : J'ai inventé les faits » in Le Figaro.fr, 23 septembre 2009 in <http://www.lefigaro.fr/politique/2009/09/23/01002-20090923ARTFIG00540-giscard-sur-lady-di-j-ai-invente-les-faits-.php> (consulté le 5/2/2013)
- CHEVILLARD (Eric), « VGE, poète de la négritude » in Le Monde. fr, 24 novembre, 2011 in <http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/11/24/vge->

- poete-de-la-negritude_1608395_3260.html (consulté le 10/2/2013).
- DELON (Michel), « Encore la faute à Rousseau » in Magazine littéraire, n° 256, juillet-août, 1988
 - FULDA (Anne), « Valéry Giscard d'Estaing : un roman et des souvenirs » in Le Figaro. fr, 16 octobre 2011 in <http://www.lefigaro.fr/mon-figaro/2011/10/16/10001-20111016ARTFIG00196-valery-giscard-d-estaing-un-roman-et-des-souvenirs.php> (consulté le 10/1/2013).
 - GIESBERT (Franz-Olivier), « Avec le temps, je me sens de plus en plus libre » in Le Point.fr, 24 septembre 2009 in <http://www.lepoint.fr/actualites-politique/2009-10-01/avec-le-temps-je-me-sens-de-plus-en-plus-libre/917/0/381924> (consulté le 5/1/2013).
 - JOFFRIN (Laurent), « Et VGE sauva Napoléon » in Le Point.fr, 18 novembre 2010 in http://www.lepoint.fr/politique/et-vge-sauva-napoleon-18-11-2010-1266888_20.php (consulté le 20/1/2013).
 - MAHLER (Thomas), « VGE l'Africain » in Le Point.fr, 13 octobre 2011 in http://www.lepoint.fr/livres/vge-l-africain-13-10-2011-1386479_37.php (consulté le 15/2/2013).
 - MONTETY (Etienne de), « Les amours romanesques de la Princesse et du Président » in Le Figaro.fr, 21 septembre 2009 in Le Figaro. fr, 21 septembre 2009 in <http://www.lefigaro.fr/politique/2009/09/21/01002-20090921ARTFIG00313-les-amours-romanesques-de-la-princesse-et-du-president-.php> (consulté le 25/1/2013).

III- Documentation générale

- BACHELARD (Gaston), L'Eau et les rêves, Paris, José Corti, 1942.
- BERNANOS (Georges), Nouvelle histoire de Mouchette, Paris, Plon, 1937.
- CAMUS(Albert), L'Etranger, Paris, Gallimard, 1942.
- CESAIRE(Aimé), Discours sur le colonialisme, Paris, Présence africaine, 1955.
-, La tragédie du roi Christophe, Paris, Présence africaine, 1963.
- CHEVRIER(Jacques), La littérature nègre, Paris, Armand Colin, [1984] 1999.
- COUPRIE(Alain), La nature. Rousseau et les Romantiques, Paris, Hatier, 1985.
- DADIE(Bernard), Légendes et Poèmes, Paris, Seghers,[1966] 1973
- DURKHEIM(Emile), Le suicide. Etude de sociologie, Paris, Presses universitaires de France, [1897] 1990.
- FANON(Frantz), Peau noire, masques blancs, Paris, Editions Seuil, 1952.
-, Les damnés de la terre, Paris, Editions La Découverte / Poche, [1961] 2002.
- GOETHE (Johann Wolfgang Von), Les souffrances du jeune Werther, traduit de l'allemand par Jacques Porchat, Librairie de Hachette et Cie, 1860.
- HOFFMANN (Léon- François), Le nègre romantique, Paris, Payot, 1973.
- JOUANNY(Robert), Ethiopiennes. L.S. Senghor, Paris, Hatier, 1997.
- LEIRIS(Michel), L'Afrique fantôme, Paris, Gallimard, 1934

- LEVI-STRAUSS(Claude), Race et Histoire, Paris, Denoël, [1952] 1987.
- MARAN(René), Un homme pareil aux autres, Paris, Editions Arc-en-ciel, 1947.
- MEMMI(Albert), Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur, Paris, Editions Buchet- Chastel, 1957.
- MODIANO(Patrick), Rue des boutiques obscures, Paris, Gallimard, 1978.
-, Dora Bruder, Paris, Gallimard, 1997.
- MONNIER(Yves), L’Afrique dans l’imaginaire français(Fin du XIX° siècle- Début du XX° siècle), Paris, L’Harmattan, 1999.
- OYONO(Ferdinand), Une vie de boy, Paris, Julliard, 1956.
-, Chemins d’Europe, Paris, Julliard, 1960.
- SARTRE(Jean-Paul), « Orphée noir » in Situations III, Paris, Gallimard, 1949.

IV- Emissions radiophoniques et télévisées

- Valéry Giscard d’Estaing, invité de Nikos Aliagas sur Europe 1, le 14 octobre 2011 in <http://www.europe1.fr/MediaCenter/Emissions/Nikos-Aliagas/Videos/VGE-C-est-un-roman-sur-la-solitude-plus-que-sur-l-amour/> (consulté le 20/2/2013).
- Valéry Giscard d’Estaing, invité « Fil rouge » sur RTL, 26 octobre 2011 in <http://www.rtl.fr/actualites/culture->

loisirs/livres/article/valery-giscard-d-estaing (consulté le 15/1/2013).

- Valéry Giscard d'Estaing, invité de TV 5 Monde, 18 janvier 2012 in <http://www.tv5.org/cms/chaine-francophone/Revoir-nos-emissions/L-invite/Episodes/p-19825-Valery-Giscard-d-Estaing> (consulté le 25/2/2013).